

Dans les boucles du Yang-Tsé au sud des nuages *

(2008)

Dimanche 6/4

Après 28 h de voyage, nous arrivons à Lijiang vers 16 h heure locale. Yu Zhou (prononcer Yui Djo) nous attend. C'est notre guide local, à peine 40 ans, qui parle un excellent français. Nous sommes neuf plus un qui voyage autrement et qui doit nous rejoindre ce soir. Un minibus nous conduit à l'hôtel Sina en bordure de la vieille ville. Joli jardin, au bord d'un torrent, oiseaux en cages et coq attaché par la patte, chambre confortable donnant sur un balcon couvert. Le temps de poser les bagages, Yu Zhou nous entraîne en ville.

C'est dimanche ; beaucoup de monde dans ces rues étroites et sans voiture. Surtout des touristes chinois. Des boutiques à façades ouvertes sur la rue, avec du thé, des peignes en corne de yak, mais aussi des choses courantes, comme des vêtements ou des épices. Première halte sur la place carrée où des femmes Naxi en grande tenue, blouse violette à manches bleues et tablier dans le dos, s'apprêtent à danser ; en attendant, elles papotent à l'ombre. Seconde halte en bordure de la vieille ville, une place avec deux grandes roues en bois qui tournent, poussées par un torrent. Devant elles, des groupes de touristes s'abritent du soleil sous des parapluies. La ville est pleine de ces ruisseaux, canalisés dans des lits de pierres, avec une multitude de ponts, au point que notre guide nous l'a présentée comme la Venise chinoise.

Retour à la place carrée par une ruelle qui passe par une colline dominant la ville. La superbe vue sur les toits de tuiles grises s'étend au loin. Les lignes de façade ont les extrémités courbées vers le haut, ce qui donne aux maisons les plus simples un air de pagode. Yu Zhou nous explique que la ville a connu son essor après le tremblement de terre de 1996, quand les journalistes ont parlé d'une belle ville et d'une région magnifique. Depuis, les touristes abondent, mais elle a gardé beaucoup de charme. Une ville neuve a poussé et l'ancienne n'est plus qu'hôtels, restaurants, pensions et magasins.

*"Au sud des nuages", traduction littérale de Yunnan, province chinoise du sud-ouest de la Chine, à la frontière de la Birmanie

La rue où nous allons dîner est en bordure d'un ruisseau chantant. A l'entrée des restaurants, des jeunes filles en costume traditionnel se laissent timidement photographier. Nous sommes attendus au "Petit Paris". Une fois la télé éteinte – à notre demande, car nous sommes les seuls clients – on nous sert du riz et une douzaine de plats, avec ou sans viande qui sont tous très bons. Reste à se composer un bol, avec les baguettes, ce qui fait que les mélanges n'ont jamais le même goût. En sortant, on s'aperçoit que l'autre côté du ruisseau est une succession de cafés qui font karaoké ou salle de danses traditionnelles. A 21 h il y a toujours autant de gens dans les rues, tous les magasins sont ouverts et une multitude de lanternes rouges en papier éclairent les rues. Nous rentrons par nous mêmes à l'hôtel, pendant que Yu Zhou part à la recherche de notre dixième compagnon, Gérard.

Lundi 7/4

Aujourd'hui, c'est lundi. Nous commençons par aller à la banque, emmenés par Yu Zhou dans des rues beaucoup plus calmes. Sur la grande place, celle des roues à aube propulsées par les torrents, un groupe d'adultes fait son tai-chi en musique, dont un monsieur tout en noir qui m'impressionne par sa grâce et sa précision. A la banque de l'agriculture, nous empochons 1000 yuans pour 100 euros, ce qui facilite bien les calculs. Hors de la zone piétonnière, nous rejoignons le mini-bus qui nous emmène au village Naxi de Bai Sha et au temple où sont conservées des fresques. Il est distant d'une vingtaine de kilomètres, en direction de la Montagne du Dragon de Jade, très enneigée vers son sommet à 5600 m où, des affiches publicitaires nous ont appris, qu'il y avait une station de ski.

Le temple à l'entrée du village comprend plusieurs pavillons séparés par des jardins où alternent de grands arbres et de vieux bonzaïs en pots vernissés. Dans ces pavillons sont exposés des photos et des souvenirs de la famille possédante qui régnait autrefois sur la région. Dans le palais principal restent effectivement des peintures murales sauvées de la révolution culturelle par un militaire en garde des bâtiments, qui a retenu les gardes rouges le temps de couvrir les murs de feuilles de journaux portant l'effigie de Mao. Ce simple subterfuge les a empêché de tout badigeonner à la chaux pour effacer "l'empreinte féodale". Maintenant, sur trois murs peints, s'affichent de sombres scènes qui tentent de concilier bouddhisme, taoïsme et lamaïsme, selon la volonté du roi. Dans le pavillon voisin, il ne reste que des photos des fresques de Dun Hang, au Tibet, datant de la période Tang. Je n'ai pas compris si elles aussi avaient ou non été effacées, mais elles me paraissent plus lumineuses, plus majestueuses que celles conservées ici.

En sortant du temple, nous traversons le village à pied et il se met à bruiner. Dans la rue principale, nous passons devant les portes des cours de fermes entourées de murs de pisé. Des images qui représentent des génies aux allures de démons combattants les forces du mal sont apposées sur les

battants, ainsi que des formules rituelles de bienvenue et de protection qui figurent verticalement sur les montants. Ces papiers collés, principalement rouges, sont renouvelés chaque année au nouvel an. Parfois les portes ouvertes laissent entrevoir de jolis potagers. Nous croisons beaucoup d'hommes et de femmes très actifs qui nous regardent à peine, sans grande curiosité ; ce n'est pas notre cas.

Retour au bus pour visiter le monastère bouddhiste de Yu Feng. Nous sommes accueillis par une rangée de vieilles femmes Naxi en costume traditionnel. Elles commencent à chanter quand elles aperçoivent des visiteurs au bas de la montée et elles s'arrêtent dès la porte franchie. Ce monastère est de la secte des bonnets blancs, les plus anciens selon notre guide. Il est assez beau avec quelques démons grimaçants qui gardent la porte d'entrée, des peintures anciennes de bodhisattvas, des photos des dalai et pencheng lamas récents et beaucoup de tentures et broderies qui tombent du plafond. Un récitant chante dans un coin et un lama me donne un bâtonnet d'encens à consacrer aux dieux vivants. Un second monastère est construit autour d'un camélia géant de plus de quatre siècles. Son double tronc noueux et tarabiscoté supporte une floraison impressionnante, encore qu'elle soit un peu fanée. L'arbuste haut de 2 mètres et large de 4 est entretenu par un lama absent, mais bien présent sur les photos affichées où il pose fièrement.

Retour à Lijiang pour un déjeuner chinois très bon et très copieux suivi d'une ballade digestive dans les jardins du Dragon Noir. Nombreux petits lacs pleins de poissons rouges et un dédale de petits ponts en marbre décorés de dragons sculptés sur les rambardes. Nous visitons plusieurs bâtiments dispersés :

- le mausolée d'un dirigeant communiste de la région, décoré de nombreuses photos de lui et des hommes illustres qu'il a reçus,
- un joli pavillon couvert où un orchestre joue de la musique classique ancienne – le son est effectivement moins acide et plus mélodique que je ne le craignais,
- une pagode à trois degrés qui se reflète dans un grand bassin,
- un pavillon où s'activent des brodeuses capables de reproduire des tableaux traditionnels, mais aussi la fameuse Joconde et même quelques femmes nues, les seules que nous ayons vues en Chine. Le tout parsemé de parterres de fleurs et d'arbres qui font une ombre salutaire aux nombreux joueurs de majong ou d'échecs chinois.

Retour à pied jusqu'au centre ville tout proche où Yu Zhou nous laisse sur la place aux roues pour une fin d'après-midi de shopping pendant qu'il essaye encore de trouver Gérard. Nous errons en cherchant les rues non parcourues la veille qui sont toutes aussi commerçantes que les autres. Je m'initie au marchandage en chinois, à l'aide de calculettes et me retrouve avec deux pendentifs en jade, certainement faux vu le prix payé. Christiane hésite sur une jupe brodée traditionnelle aux mille plis avant de jeter son dévolu sur un sac en cuir et une écharpe en soie et *pachmina*. Nous choisissons du

thé dans un endroit plutôt chic où l'on nous fait cérémonieusement goûter (75 yuans les 100 g) et une boutique ordinaire où il ne vaut que 30 yuans. Renseignement pris, c'est la fourchette des prix courants, ce qui en fait un produit assez cher pour les chinois, s'ils payent ce prix.

Dîner du soir avec Gérard, enfin retrouvé, qui nous cherche depuis 24 h. Il est arrivé en avion la veille comme prévu mais n'a jamais trouvé l'hôtel Sina bien qu'il l'ait appelé au téléphone sans se faire comprendre. Il a dû téléphoner à Paris pour avoir le numéro du portable de Yu Zhou et finalement joindre le groupe à temps.

Mardi 8/4

Aujourd'hui, nous gagnons le lac Lugu en mini bus. En plus de Yu Zhou, Monsieur Mu (prononcer Mou) et son jeune assistant nous accompagnent. Il semble que ce soit le responsable de la balade et qu'il ait choisi les étapes. C'est un homme jeune, beau, affable mais qui ne parle que le chinois. Départ 8 h 30 par une route mi-goudronnée mi-pavée qui monte avant de redescendre en lacets sur le Yang Tsé Kiang qui me semble une grosse rivière verdâtre peu impressionnante. Puis la route grimpe en montagne tout en s'éloignant du fleuve. Nombreux petits hameaux où l'on croise de petits chevaux, des buffles et des porcs noirs vivant en liberté. Pendant ce temps, Yu Zhou nous récite l'histoire de la Chine antique, des Royaumes combattants aux Mings, mais rapidement plus personne n'écoute. Après un arrêt pipi, il nous propose une pause que nous acceptons avec soulagement. Il se met alors à discuter avec le chauffeur, preuve que ce n'est pas lui qui était fatigué de parler !

Vers midi, nous nous arrêtons pour manger dans la petite ville de Ning Lang. A l'entrée, nous prenons de l'essence (60 yuans le litre) juste en face d'un magasin devant lequel bavardent deux femmes Yi qui portent en guise de coiffure une grande pièce de coton noir bordée de vert, tendue sur un cadre, comme un cerf volant posé en oblique sur le tête. De l'autre côté de la rue, nous sommes ridiculement alignés à essayer de les photographier, jusqu'à ce que les trois jeunes filles de la station nous appellent en gloussant dans leurs mains pour nous dire que l'essence, c'est fini.

Au restaurant en étage, cloisonné en salles privées, il faut 20 mn pour tout préparer. Nous les mettons à profit pour arpenter la rue principale. Beaucoup de femmes en costume traditionnel, avec ou sans la coiffe, et nous passons devant deux magasins où il n'y a que des vêtements de ce type pendus au mur. Dans l'un, on vend des bottes pour femmes à pointe bombées ; le dessus est en cuir noir et la tige montante en cuir rouge est doublée de feutre. On y trouve aussi des chapeaux coniques brodés et doublés de fourrure comme au Tibet. Sur la place, travaillent côte à côte deux cireurs de chaussures et des femmes Yi qui font de la divination à l'aide d'un grand livre couvert de caractères non chinois.

Encore deux heures de route accidentée pour arriver à l'entrée du parc

national du lac Lugu puis une quinzaine de kilomètres pour atteindre le lac. Quelques rhododendrons arborescents en fleur nous font espérer une forêt fleurie, mais ils disparaissent dans la descente. Le belvédère, où l'on loue des vêtements traditionnels le temps d'une photo, est bien décevant à cause d'une brume de chaleur sur le lac et nous descendons rapidement au petit port. Une vingtaine de barques en bois, imitant le dessin des anciennes taillées dans un tronc d'arbre évidé, attendent les touristes qui veulent se rendre au temple situé sur une petite île en face. Ces simples barques sont maniées par de jeunes couples et c'est souvent la femme qui rame. Dans cette célèbre société matriarcale *Muoso*, les femmes ne se mariaient pas, changeaient d'homme librement et l'oncle tenait lieu de père. Est-elle en train de changer ? En tout cas, les nombreuses jeunes filles *muoso* en jupe blanche plissées, caraco bleu et une fausse tresse perlée en bandeau sont superbes et elles le savent ; ça se voit à leur façon de marcher et de se faire admirer.

J'observe les rares mouvements de bateau, car il y a un petit vent frais sur le lac, sous l'œil d'un yak impassible, attaché à un banc de pierre et sellé pour des photos exotiques. Sans monter sur cette pauvre bête, qui doit mourir de chaleur, la photo est gratuite et je ne m'en prive pas.

Notre hôtel à la sortie du village est un bâtiment dans la cour d'une riche maison au bord du lac. Nous visitons la pièce principale qui contient un lit clôt dans l'espace réservé à la grand mère et un autel familial derrière le feu qui brûle à même le sol, sans la moindre cheminée. La fumée se répand dans la pièce et s'échappe par une étroite ouverture dans le toit, ce qui paraît-il protège la charpente noire de suie. Deux vieux fusils sont suspendus dans un coin, si l'on peut appeler ainsi un tuyau fixé sur une pièce de bois ayant vaguement la forme d'une crosse, avec chargement par le canon.

Nous ressortons acheter une bouteille d'eau. Le vent est complètement tombé et il y a une douce lumière de fin de journée. Au passage, nous admirons une vaste boutique de champignons séchés et j'essaye le chapeau local, une sorte de bol surélevé avec un large bord plat, le tout sans couture et en feutre blanc très rigide ; la classe pour 50 yuans, mais difficile à porter.

Mercredi 9/4

Première grande journée de marche avec une montée annoncée de 900 m, suivie d'une descente de 800 m. Ce n'est pas tant le dénivelé qui m'inquiète que le col qui est à 3600 m et, sans entraînement à l'altitude, je ne sais pas trop comment je vais réagir. Et quelle température fera-t-il là haut ? Du coup, comme tout le monde, je mets trop de vêtements dans mon sac à dos.

Pour gagner le départ, on fait une petite heure de bus jusqu'à Yongning. En route nous voyons des paysans qui labourent avec une paire de bœufs et une araire en bois, couverte d'une pointe en métal, qu'ils guident à la main. Cela me rappelle le célèbre *7 ans d'aventures au Tibet* d'Heinrich Harrer qui en 1950 s'étonnait : "On se croirait en plein moyen âge : les charrues sont

remplacées par un pieu terminé par une pointe de fer que tirent des *dzo*, croisement entre la yak et le bœuf" Soixante ans plus tard, c'est toujours pareil, même à l'époque des jets, des gratte-ciel et des téléphones portables. Ces charrues, nous en verrons tout le long du voyage, jusque dans chaque ferme où elles sont suspendues sur un mur.

Au point de départ, le groupe des porteurs, quatre hommes, trois femmes et trois petits chevaux nous attendent, si bien que nous serons dix français et dix chinois pour ces six jours de marche. En fait, avec un cheval de plus, il n'y aurait pas eu de sac à porter, et donc trois ou quatre accompagnateurs en moins, mais ainsi, plus de gens travaillent. Pendant qu'ils répartissent les charges, nous visitons des fabriques de tuiles. Il y a celles qui ont une petite machine motorisée dans laquelle il n'y a qu'à enfourner de la glaise pour voir sortir des tuyaux calibrés qu'il suffit de couper en deux avant de les cuire. Et il y a celles où des conduits plus larges sont façonnés à la main et coupés en quatre pour faire des formes plus plates. Mais toutes dépendent du buffle, aveuglé par un bandeau de chiffons, qui tourne en rond dans un petit enclôt pour mélanger l'eau, la terre et homogénéiser l'argile. Il patauge jusqu'aux genoux dans cette glaise, essayant d'échapper à cette tâche de Sysiphe.

Nous poursuivons à pied jusqu'à deux jolis villages et ne tardons pas à voir le col qui nous attend. Un peu loin, mais pas très haut, entouré de forêts, il est plutôt bonasse. Effectivement, le sentier monte régulièrement et, si ce n'était l'altitude, nous irions à grandes enjambées. Le pique-nique du déjeuner vient trop tôt à mon goût, mais c'est le dernier point d'eau pour le thé et nous avons la joie de découvrir le jambon cru chinois – qui vaut les meilleurs labels européens – et la viande de yak séchée. Il reste encore deux heures d'ascension au pas du montagnard économe de son énergie. Nous croisons des forestiers qui coupent et font sécher le bois avant d'en faire du charbon pour alimenter les tuileries d'en bas. Parvenus au col après 5 h 30 de marche, nous entamons la descente d'abord raide puis tranquille dans une forêt de pins assez dense qui laisse pousser quelques buissons d'azalées en fleur.

Deux heures plus tard nous arrivons au village de Zhuangzi, à 2800 m, où les laboureurs s'activent encore dans les champs. Nous logeons dans la ferme d'un paysan "riche" qui a eu des responsabilités dans la hiérarchie communiste. Une grande photo d'une importante délégation à Pékin l'atteste – ce qui ne l'empêche nullement de mener sa paire de bœufs. Il a fait construire six chambres très simples qui donnent sur l'extérieur, avec deux douches alimentées par un chauffe-eau solaire. Quant à la maison, elle est construite autour d'une cour carrée semi couverte, bordée de gros piliers en bois, peints en rouge et posés sur des socles en pierre. Toutes les pièces et dépendances donnent sur la galerie couverte bordant la cour, à commencer par la pièce à vivre. Elle contient un gros poêle muni d'un tuyau pour la fumée. Il est placé devant l'autel familial en faïence et bordé de larges banquettes qui peuvent faire lit. De jolis placards avec des portes en verre couvrent l'un des murs et

malheureusement deux poulbots à la chinoise, punaisés sur les boiseries de part et d'autre de l'autel, nuisent quelque peu au bon goût de la pièce. Trois grands arcs et deux arbalètes constituent la panoplie murale des armes de la maison.

Nous dînons dans la cour, sous un ciel étoilé avec toujours de bons plats chinois arrosés de bière. Les chinois dînent aussi des mêmes plats sur une autre table. A la nuit tombé, un des hommes de la maison se met à jouer une sorte d'orgue à bouche que j'ai d'abord pris pour un instrument à corde car il émet un son continu. C'est en fait le musicien qui doit respirer tout en continuant à souffler. Il joue une simple mélodie en boucle et Gérard d'abord, les chinoises ensuite, entraînent tout le monde dans une ronde dansée, y compris le patron qui porte un de ces chapeaux en feutre blanc que j'ai essayé hier au lac. Vers 9 h 30, tout le monde se retire dans sa chambre, ravi de sa soirée.

A pied le long du fleuve

Jeudi 10/4

Les clochettes de nos petits chevaux ont tinté toute la nuit mais ne m'ont pas empêché de dormir. Lever devant un gigantesque noyer et départ une heure plus tard de notre petite caravane. Chemin descendant toute la journée, en passant par des champs de plus en plus verts ; j'ai reconnu du blé, de la luzerne toute fleurie, de l'ail, du maïs, des fèves et des poireaux. Dès qu'il y a un replat, des pentes pas trop fortes, les cultures en terrasses épousent le relief, jusqu'au bord des pics. Cela donne des champs tout petits, difficiles d'accès, qu'il faut travailler à la main. Ainsi, tout le monde travaille et que tout le monde mange, semble-t-il, à sa faim.

Discussion tout en marchant avec Yu Zhou sur les conditions de vie des paysans qui se sont remis à l'élevage de porc depuis que le cours est remonté ; une truie vaut 3000 yuans, mais un porc de 150 kg se vend 1500 – 1800 yuans et elle peut en faire beaucoup. Je lui parle du SMIG qui en Chine est de 400 yuans, alors qu'un bon salaire va de 2000 à 3000 yuans et qu'un professeur d'université touche dans les 5000 yuans.

Nous croisons une équipe de travailleurs qui amassent de grosses pierres dans une carriole tractée par un moteur fumant et pétaradant qui semble dater de la "longue marche". Elle nous rattrape et dépose peu après son chargement destiné à la réparation de la piste. Les femmes comme les hommes manient la barre à mine. En fait ces carrioles, nous en verrons tout au long du voyage. Elles servent à tout et même au transport des gens de villages en villages, quand il y a un chemin carrossable.

Pause devant une petite boutique où l'on peut acheter des boissons. La tenancière est si contente qu'elle nous offre des pommes, en plus de son

sourire et de sa photo. Juste en face, un tout petit moulin tourne à vide. La cabane en rondins abrite une meule dont l'axe traverse le plancher et vient se noyer dans un canal aujourd'hui sans importance. Mais on peut y fixer des palettes qui feront tourner l'axe dès qu'un torrent plus important est dévié dans le canal.

Le chemin va toujours descendant entre les cultures et nous nous arrêtons dans une ferme pour la pause de midi. Encore une cour fermée où la volaille s'ébat et dont la galerie couverte nous offre une ombre salutaire. On doit être à 2500 m et, en plein soleil, il fait très chaud. Ici comme dans tous les lodges, midi et soir, ce sont nos cuisiniers qui ont investi la cuisine et nous préparent d'excellents et nombreux plats avec les légumes trouvés sur place. Après-midi toujours en descente. Nous arrivons au dessus du Yang Tsé d'où l'on voit la suite de la balade sur plusieurs jours. Aujourd'hui jusqu'au village de Buake en contrebas ; demain jusqu'au fleuve, puis traversée et remontée sur l'autre rive. Suivent un ou deux jours de parcours à mi-hauteur au dessus du fleuve ; j'essaye de deviner jusqu'à quelle vallée transversale.

Nous arrivons à Buake tôt dans l'après-midi. Les chambres du lodge chez l'habitant sont à l'étage et donnent sur la cour. La douche, un simple tuyau d'eau à l'extérieur devant la campagne, est agréablement tiède. Pas de WC ou plutôt WC en plein champ de poivriers, avec une vue grandiose. Pendant que nous bavardons en buvant du thé, tous nos porteurs entament une partie de carte avec des paris d'argent. Au début je croyais ne voir que de petites coupures, mais finalement, j'aperçois des billets de 100 yuans. Renseignement pris, c'est une sorte de poker ; les joueurs reçoivent 3 cartes et misent sans les regarder ; celui qui a le meilleurs jeu prend le pot. Les paires, suites, couleurs, .. etc sont les configurations recherchées. Finalement un jeu de pur hasard, sans possibilité de bluff.

La cuisine est une grande pièce toute noire de suie car il n'y a pas de cheminée. Le feu est à même une grande pierre taillée en creux, posée à hauteur d'une table basse, sur laquelle les plats peuvent rester au chaud. Et deux grands portraits de Mao dominant l'âtre, ainsi que deux vieilles photos grises de gens ridés, les ancêtres sans doute.

Vendredi 11/4

Les propriétaires nous font des adieux chaleureux pendant que les porteurs chargent les chevaux. Au réveil, ils nous ont fait entendre du disco chinois sur leur chaîne stéréo. Comme nous n'avons vu aucune ampoule électrique, je me demande d'où ça vient. Dans la pièce en question, il y a aussi une télé, comme la présence d'une antenne parabolique, un peu rouillée, devant la bâtisse le laissait prévoir.

Nous descendons la pente droit vers le Yang Tsé en coupant les virages d'une piste carrossable, jusqu'à arriver dans ces champs miniatures que l'on domine depuis le départ. Nous passons à côté d'une parcelle de blé que des

femmes pliées en deux moissonnent à la faucille. Chaque poignée est ligaturée et sèche sur place, comme on le voit sur d'autres parcelles. Plus loin, des hommes labourent avec l'araire en bois et d'autres tendent des feuilles de plastique pour faire des cultures sous serre. Nous arrivons au village de Labo à 1600 m où nous nous précipitons dans une jolie cour ombragée par un bougainvillier en fleurs qui surplombe une table et des sièges en pierre. Il paraît que c'est ici que se rassemblent les groupes de karaoké. Dans deux petites pièces en alcôve, trônent des tables de jeu et nos chinois ne tardent pas à s'y installer.

Après le déjeuner, nous achevons la descente jusqu'au fleuve qui a bien dans les 200 m de large. Il fait si chaud et le sable est si brûlant qu'on ne peut y marcher pieds nus. Yu Zhou nous a expliqué que ce sont des sables aurifères et que nombreux sont ceux qui essaient d'en extraire des paillettes. Avec beaucoup de chance, on peut obtenir 20 à 30 grammes par jour. Mais l'état ne l'entend pas de cette oreille. Il a fait détruire le mois dernier des dizaines d'embarcations d'orpailleurs clandestins. De fait, ce sable gris très fin est bourré de particules brillantes, mais je pencherais plutôt pour du mica.

Sur la rive d'en face, le passeur et son aide dévalent la pente et détachent une grande barque d'une quinzaine de mètres. L'aide, un adolescent, se démeène sur une unique rame à la proue, tandis que le patron gouverne à l'aide d'un long aviron à l'arrière et rame aussi de temps à autre sur le côté, tourné vers l'avant. Ils remontent le courant le long de la rive opposée puis, arrivés à notre hauteur, traversent vers nous mais sont déportés en aval. Ils reviennent alors en utilisant le contre courant et accostent par l'avant. Cette traversée leur a pris dix bonnes minutes pendant lesquelles nous brûlons sur la grève dépourvue d'ombre. Les quelques rochers bien orientés pour faire un peu d'ombre, sont pris d'assaut.

D'abord on fait monter les trois chevaux qui vont sagement s'installer au plus large du bateau, puis les bagages sont déposés et tous les chinois, sauf Yu Zhou, embarquent. Le retour dans le sens du courant est plus facile et, pour revenir nous chercher, Mr. Mu rame avec l'aide pour accélérer la manœuvre. Nous embarquons à notre tour pour traverser ce fleuve au courant rapide, mais ici sans remous. Renseignement pris, c'est 10 yuans la traversée pour les chinois, mais nous avons payé 25 yuans chacun.

Reste à remonter la pente sous cette canicule ; 50 m de dénivelé pour atteindre la route qui mène aux piles d'un pont en construction, auquel personne ne travaille. Nous prenons au plus court et effectuons une pause dès qu'il y a un peu d'ombre. Le groupe s'étire et je traîne en queue de peloton. Il me faudra deux bonnes heures pour atteindre Fenglian qui n'est qu'à 200 m au dessus du fleuve.

Nous sommes logés dans une boutique-hôtel-restaurant tenue par une grande et belle femme aux pommettes saillantes et aux cheveux noirs tirés en chignon, un type ethnique qui n'est pas courant dans la région. La bâtisse est

sur trois niveaux desservis par la rue en escalier. Il n'y a que trois chambres à 3 lits, plus une dans la cour ; nous nous en accommoderons.

Pour compenser, la tenancière nous prépare un dîner excellent avec beaucoup de plats au goût marqué. C'est tellement bon, que je me passe de riz. Et pour finir, Yu Zhou, qui s'apprête à rejoindre les porteurs logés ailleurs, nous offre un petit verre d'alcool de blé, pas mauvais du tout, qui rappelle le schnaps.

Samedi 12/4

Nous partons tôt, à 8 h, pour avancer avant la grosse chaleur. Ce qui nous permet de croiser les enfants qui se rendent à l'école et même les retardataires qui, comme partout, courent en criant, sachant bien qu'ils sont en retard. Devant l'entrée des fillettes balaiant la ruelle et enfournent les détritiques dans une sorte de panier à bretelles, sac très répandu que l'on porte sur le dos.

Nous montons progressivement au dessus du Yang Tsé en contournant vallons et crêtes. Les villages sont au fond des vallées ou sur les pentes abruptes. Beaucoup d'eau et, grâce aux petits canaux d'irrigation, et les cultures en terrasse se déploient dès que possible. En passant sur les arêtes, on a une vue splendide sur le fleuve. Nous croisons peu de gens en dehors des villages ; aujourd'hui une vieille femme qui mène trois vaches peureuses sur un étroit chemin, chaque jour des ados qui promènent les chèvres. Après 3 h de marche, nous arrivons à un épaulement sur la crête d'où nous voyons le village du déjeuner sur le versant d'en face. Au dessus de nos têtes, au sommet d'une belle falaise, se dresse une antenne relais téléphonique. On a beau être dans un coin perdu, dans une forêt de pins, ça "passe" toujours. Et non seulement nos chinois appellent de n'importe où, mais même les français envoient et reçoivent des SMS ; au début certains les avaient en chinois mais un réglage approprié leur a rendu la VO.

Le lieu de déjeuner et de repos est la principale épicerie du village. L'épicier, mince et digne, la cinquantaine, vend boissons, bonbons, biscuit mais aussi tout un assortiment des choses indispensables, très bien rangées sur ses étagères, des vêtements, chaussures, gants de travail blancs, des bassines, bouilloires, woks et thermos de plusieurs litres, des graines à planter et des outils agricoles, faucilles, binettes, etc. Avec leurs gains au jeu, nos porteurs ont acheté les quatre derniers chapeaux de paille à fleurs qui leur vont très bien et en ont offert un à Yu Zhou qui n'a ainsi pas tout perdu ! Dans la cour, apposés sur la remise, il reste des dizibaos qui datent de la révolution culturelle. La fenêtre ouverte laisse voir une télé à écran plat aussi bien que des sacs de riz et des jambons qui sèchent dans des sacs de jute. Une petite fille suit des dessins animés entrecoupés de publicités sur les films à venir.

Nous attendons 14 h 30 pour repartir, mais il fait encore chaud. Nous montons toujours doucement dans la forêt et les porteurs écoutent des chansons enregistrées sur un téléphone MP3 avec haut parleur. Ils reprennent

parfois la chanteuse, une virtuose de l'art vocale chinois qui serait tombée dans la chansonnette. Sur la rive en face et sur une dizaine de km, s'étend un chemin parfaitement horizontal. C'est en fait un canal qui vient capter l'eau au milieu d'une grande falaise pour l'amener sur des cultures lointaines.

Au bout de 2 h nous arrivons devant la dernière arête haute et découpée comme dans les peintures traditionnelles au lavis. Yu Zhou l'appelle le col de la pipe, ce qui se justifie si l'on pense au profil des modèles incurvés qui pendent sous le menton du fumeur et non pas aux pipes à opium. Nous le franchissons demain, car ce soir nous dormons dans un tout petit village situé au pied. En fait, il n'y a qu'une ferme sans grande commodité. Pas de douche, mais une source à petit débit, des WC simple trou que je préfère éviter et un grand dortoir collectif, plus une chambre pour deux que j'ai la chance d'occuper le premier. La maison dispose d'une terrasse avec une vue superbe, avec un grand trou presque au milieu qui donne sur la soute à cochons.

Dimanche 13/4

Temps gris ce matin, dans la continuité du ciel d'hier soir ; je mets la cape de pluie dans mon sac. Nous nous dirigeons à travers bois vers cette crête imposante et en moins d'une demi-heure nous arrivons au pied, devant un tunnel à hauteur d'homme qui traverse la montagne. A peine 100 m et nous voici de l'autre côté, avec une toute autre vue.

Suit une impressionnante descente sur un chemin très raide qui longe la paroi, serpente et descend au plus droit. Les chevaux nous suivent et c'est très rassurant de savoir que nos porteurs les ont engagés dans cette voie. Puis vient un second tunnel, plus court et tout droit. Après, le chemin devient si fuyant que les chevaux prennent un autre passage. Heureusement, personne n'a le vertige. Arrivés en bas, nous nous écartons de la falaise pour observer le chemin parcouru. C'est à peine croyable, tant ça a l'air raide. Après 3 h de marche, les chevaux nous rejoignent à un belvédère d'où l'on contemple Baoshan, le village de Mr Mu. Une longue traversée jusqu'à un premier hameau que nous traversons, un vallon à contourner, et nous y voici. On entre par une porte fortifiée, de style moyenâgeux, construite sous la direction d'un missionnaire chrétien.

Baoshan est un gros bourg, plus important que ceux que nous avons traversé jusqu'ici, mais tout en longueur perché sur une crête tombante. Au moins 150 m de dénivelé entre la porte basse et le haut du village, avec un côté fortifié, car la partie la plus ancienne est plantée sur un piton commandé par une porte de style médiévale, de même qu'aux dernières maisons vers le bas.

Nous arrivons dans la maison de Mr Mu où, comme ailleurs, les chambres sur deux niveaux donnent sur la cour, sauf que la cuisine est au premier étage et qu'avec Mr. Mu et Yu Zhou, nous sommes un peu en famille. Après

le déjeuner, nous décidons de nous baigner dans le Yang Tsé. Aucun guide pour nous accompagner, mais il suffit de descendre un vague chemin qui passe entre les parcelles en terrasses où les paysannes nous encouragent avec le sourire. Deux cent cinquante mètres plus bas, nous arrivons au bord du fleuve et choisissons un endroit calme, loin du courant qui déboule au milieu. Non loin, des enfants jouent à tamiser du sable dans l'espoir de trouver des paillettes d'or.

Je suis le premier à me précipiter dans l'eau. C'est froid, mais c'est baignable. J'annonce 18-19, on me répond 15-16. Impossible, à cette température, je serai déjà ressorti. C'est comme un été en Bretagne rétorque Yolande qui vient de Lorient. Rien ne nous départagera, surtout pas Didier qui, en jurassien entraîné au froid, ne veut plus en sortir. Après le bain, photos et après les photos, surprise ! Voilà un chinois sur un radeau gonflable avec deux petites pagaies qui traverse le courant. Puis arrivent sur notre rive trois femmes chargées de deux gros sacs de riz, d'une hotte pleine et une gamine qui tient une casserole neuve. Le chinois prend les sacs de riz à bord et va les déposer sur la rive opposée où il y a des maisons isolées en hauteur. Puis il revient, croyons nous, chercher les femmes. Mais pas vraiment ; il accoste à leur côté, tire le gonflable sur le sable et ils attendent. Quoi ? nous ne le saurons jamais, car au bout d'un quart d'heure nous décidons de remonter.

A la guesthouse, nous trouvons un américain de l'Oregon avec son kayak qu'il a remonté depuis le fleuve sans que nous le voyions. Jeune, grand, barbu, beau comme un dieu grec dans un péplum hollywoodien, il a participé à des repérages pour un documentaire sur le Yang Tsé, préalable à la construction des trois barrages prévus. Il s'est offert un tour supplémentaire, depuis Daju où nous irons demain, mais par le fleuve ce qui fait bien 200 km de kayak. Il repart pour Lijiang en bus, avec tout son barda, ce qui prouve qu'il y a une route, et un bus, alors que nous n'avons toujours rien vu de tel.

Lundi 14/4

Dernier jour de marche le long de cette partie du Yang Tsé. Nous devons rejoindre le village de Guole et de là prendre le bus pour Daju. Nous serons alors de nouveau au bord du fleuve, bien en amont du lac Lugu. Mais Guole est de l'autre côté de la montagne et il faut monter 900 m pour passer de l'autre côté. D'abord sortir du village par le haut. Il n'en finit pas et nous faisons de brèves haltes sur les murets destinés à poser les charges. La seconde est au pied de quelques tombes dont l'une est ceinte d'une banderole rouge.

De chemins en raccourcis, nous rejoignons la route empierrée au dessus d'un village dominé par de hautes montagnes enneigées. Nous coupons toujours les virages sans voir aucun véhicules, si ce n'est une camionnette aperçue dans le village. Au passage devant un champ, fleurissent des billets de banque en grand nombre fait dans un papier ordinaire. D'un côté il y a marqué "Hell Bank of China" et de l'autre ça ressemble à des billets de

Monopoli. Nous commençons à ramasser les différentes coupures lorsque Yu Zhou nous explique que nous volons les morts. Ces billets leur sont destinés et ils devraient être brûlés sur leur tombe ; aussitôt nous rejetons cet argent maléfique.

Au sommet, nous croisons deux femmes chargées d'un colis d'herbes beaucoup plus gros qu'elles et nous entamons la descente en prenant des raccourcis. Sauf Christiane, Martine et moi qui en avons assez de ces pentes qui roulent sous les pieds et qui ne nous laissent pas le moindre répit pour admirer le paysage, tout en forêts, terres rouges et cultures verdoyantes. Nous arrivons une demi-heure après les autres à Guole, mais qu'importe. A l'entrée de ce gros village se trouvent deux grands tableaux noirs avec des idéogrammes chinois et des chiffres arabes. Ca ressemble à des résultats électoraux, mais j'en doute. Renseignements pris, ce sont les noms des enseignants, petite et grande écoles, et leurs notes données par l'équivalent de l'inspection académique. Voilà qui ne doit pas arranger les rapports entre les maîtres, les élèves et leurs parents.

C'est ici que nous quittons nos chevaux, cuisiniers et porteurs et nous avons prévu une enveloppe pour le pourboire. Après moult hésitations, chacun devrait donner 100 yuans. Notre guide m'avait confié que Nouvelles Frontières donnait 200 yuans par porteur mais que l'agence chinoise en retenait la moitié. Donc en donnant 1000 yuans aux neuf personnes, y compris Mr. Mu, cela doit leur permettre de doubler leur salaire. Mais très pudiques, les chinois ont pris l'enveloppe sans la regarder devant nous et nous ne saurons jamais s'ils ont été satisfaits, ni comment la somme fut partagée. Nous faisons nos adieux en offrant quelques petits cadeaux, puis nous nous entassons avec nos bagages dans un mini bus. A notre groupe, s'ajoutent deux chinois en costume. La route est longue, il y en a pour 3 h, et contourne la Montagne du Dragon de Jade par le nord. Le passage au plus haut est à plus de 3000 m et d'importants travaux sur une dizaine de kilomètres n'arrangent rien. L'époque où des armées de travailleurs munis d'outils rudimentaires venaient à bout de travaux titanesques est bien révolue ; les nombreux et gros engins de terrassement présents, en sont la preuve.

La descente sur Daju est un peu triste car il pleuvine. Arrivée sur un grand plateau, avec plusieurs villages, sans bien comprendre où et dans quel sens coule le Yang Tsé, faute de pouvoir s'orienter sous ce ciel tout gris. Le bus traverse la plaine, puis un lotissement de baraques si uniformes et si bien alignées que j'ai d'abord pensé à un camp militaire. Il nous dépose devant une petite guesthouse dans un quartier limitrophe qui ressemble plus à la campagne qu'à la ville. La cour est joliment fleurie, les WC tout neufs, la douche chaude et il y a une connexion à Internet ! En fait, nous avons dépassé Daju et sommes à Xiao Midi, tout près du ferry que nous prendrons pour traverser le fleuve. En attendant, dans le quartier il n'y a pas grand chose à voir ni à faire, malgré le beau temps revenu.

Des gorges du saut du tigre au pays de Shangri-là

Mardi 15/4

Ce n'est pas la peine de se lever tôt, car le capitaine n'arrive pas à son ferry avant 9 h 30. Nous partons donc à 9 h pour gagner le Yang Tsé qui est en contrebas d'une cinquantaine de mètres par rapport au plateau. Arrivés tout au bord, nous dominons le fleuve assez calme au sortir des gorges. Des chinois sont en train de bricoler une vieille drague avec laquelle ils ramassent le "sable d'or". La chaîne de godets est démontée, couchée sur le pont et ils soudent les portiques.

Le long de la berge, notre petit ferry nous attend sagement. On pourrait y faire monter une voiture, mais aucune des berges n'est accessible, loin s'en faut. Sur les deux rives, il n'y a qu'un chemin abrupte. La cabine moteur est surmontée d'un petit toit cintré, comme celui d'une maison, avec des tuiles d'un jaune éclatant. Sans doute averti de notre passage, le capitaine arrive avec son aide peu après nous. Ce dernier fait démarrer sans peine les deux moteurs à la manivelle, à l'aide d'une soupape de décompression. Quelques chinois sont de cette courte traversée, car le fleuve fait à peine 50 m de large. Au moment d'atteindre l'autre rive, deux chinois en habits militaires dévalent la pente. Spontanément nous baptisons le premier en manteau bleu sombre et toque de fourrure de "général" et le second en battle dress kaki devient son aide de camp. Las, vus de plus près, ce sont deux vieillards qui finissent d'user des habits d'un autre âge. Une fois la pente remontée, nous retrouvons une camionnette plateau qui va nous conduire dans les gorges et nous éviter bon nombre de kilomètres à pied sur l'asphalte.

Les "Gorges du saut du tigre" sont un parc national et il faut d'abord s'acquitter des droits d'entrée. Puis nous continuons en camionnette jusqu'à Tina Guesthouse, en face de laquelle démarre le chemin à mi-hauteur qui longe les gorges. Il est 11 h et nous attaquons les 500 m d'ascension qu'il faut effectuer. Yu Zhou nous a présenté un nouvel accompagnateur, un tibétain la quarantaine corpulente, mais qui ne parle ni l'anglais ni le français. En fait il ne parle pratiquement pas et nous nous demandons ce qu'il fait là. Pour l'instant il souffle dans mon dos et se fait appeler sur son téléphone portable toutes les cinq minutes avec une sonnerie musicale à réveiller un mort ! Les choses ont bien changé ; il y a pas mal de touristes chinois et européens sur le chemin ; une dénommée Tina a écrit son nom sur presque toutes les pierres et un trait jaune marque le sentier qu'on ne peut pas quitter. Nous arrivons à 13 h pour déjeuner à la Half Way Guesthouse.

C'est un endroit d'où l'on a une très belle vue sur les gorges et surtout sur la montagne en face qui nous domine de plus de 2000 m. Il y a juste quelques traces de neige vers les sommets qui accrochent de rares nuages. Mais dans ce gîte, de nouvelles chambres ont été construites et maintenant

une grande salle à manger qui cache la vue depuis la cour ; rentabilité oblige. Remarque d'autant plus fondée qu'ici la bière a doublé, 10 yuans au lieu de 5 ou 6 dans les lieux les plus reculés.

Nous repartons à 14 h sans bien comprendre pourquoi Yu Zhou est si pressé. Le chemin est plus ou moins horizontal et nous passons par une belle cascade qui mériterait le nom de "voile de la mariée". Puis c'est un petit village, desservi depuis la route en contrebas par une piste carrossable, voire cimentée, ce qui fait qu'il y a plus de monde qu'habituellement sur un sentier. Au bout d'une heure et demie, nous arrivons au Tea Horse Guesthouse (quels noms ridicules) où nous passons la nuit. Chambre de luxe avec salle de bain et WC occidental, galerie balcon avec table et chaise plus une vue digne du Grand Canyon. Nos jeunes descendent à la route, puis jusqu'au rocher qui a permis au tigre de sauter, tandis que Gérard, Christiane et moi restons à siroter un thé, vert et insipide, qu'on nous sert sur la galerie.

Nous sommes loin d'être seuls dans ce lodge ; pendant que nous dînons dans la cour comme tous les soirs, en surveillant les derniers rayons du soleil sur les montagnes, arrivent quatre jeunes danois avec des dégaines de routard au look travaillé. L'un d'eux particulièrement crade, qui a dû descendre pas mal de pente sur les fesses et sur les genoux vu les traces sur son pantalon, se met à caresser un jeune chien. Quand il le pose à terre, celui-ci se met à se gratter, puis se frotte à un autre chien qui en fait aussitôt de même, ce qui, commenté par Gérard, déchaîne nos rires.

Mercredi 16/4

Ce matin, nous devons finir le sentier du saut du tigre avant de déjeuner, mais comme il y a un autre groupe de français qui part à 8 h, nous partirons à 9 h. Pourquoi ? C'est comme ça. Nous pensions devoir grimper les 300 m à la sortie du lodge, mais il n'en est rien. La première heure est à plat en forêt, par un temps splendide, sans un nuage, avec de très belles vues sur la rive opposée. Puis vient la partie montante. Au sommet, un local s'est accaparé un promontoire rocheux qui domine le Yang Tsé et il veut faire payer 8 yuans pour aller y faire des photos. Mais comme il ne parle que chinois, je n'ai rien compris ; j'ai haussé les épaules et je l'ai laissé râler ; il n'avait même pas un insigne officiel.

Après vient une longue descente très poussiéreuse de 800 m, D'abord en lacets raides, pour rejoindre Qiao Tou sur le Chong Jian, petit affluent qui fait sa jonction avec le Yang Tsé à l'entrée des gorges. On voit d'en haut le ballet de cars sur les deux rives qui amènent les touristes le long du fleuve jusqu'au fameux rocher, aujourd'hui bien dégagé, alors que sur certaines photos il est couvert d'écume. Dans une petite échoppe au bord du chemin où une jeune femme vend boissons et souvenirs, j'achète un couteau rituel dont le manche et l'étui en métal blanc repoussé présentent des symboles bouddhistes. La forte lame est bien emmanchée, et l'objet me paraît traditionnel, puisque

certaines de nos porteurs en portent à la ceinture. Las, Yu Zhou me prédit que cette arme me sera confisquée à l'aéroport, même si je la mets dans le sac de soute.

Arrivés à la petite ville à 13 h, nous retrouvons les voitures, les camions et toute une agitation dont nous avons perdu l'habitude. Après déjeuner, nous montons dans un minibus où nous retrouvons nos bagages, même ceux qui étaient restés à Lijiang. Destination Zhongdian sur le plateau tibétain, à 3300 m. Cette ville est aussi connue sous le nom de Shangri-la, nom inventé par l'auteur de *Lost Horizon*, et mis en scène au cinéma par Frank Capra, pour évoquer une sorte de paradis terrestre où l'air himalayen, la sagesse et la tempérance bouddhiste permettraient d'atteindre la sérénité et même une longévité exceptionnelle. Cet endroit devint un mythe et même le nom de nombreuses résidences américaines, allant du petit château au "Sam suffit" des banlieues. Plusieurs villes chinoises se sont disputées l'appellation et c'est Zhongdian qui l'a emporté¹. Elle est peuplée par les *khambas*, apparentés aux tibétains et de religion bouddhiste, et bien sûr par des Han chinois qui ont construit en marge de la vieille cité une ville chinoise avec ses avenues rectilignes, ses places monumentales, ses horribles sculptures, ses casernes, ses bâtiments administratifs et ses grands magasins.

Mais avant d'arriver là, il faut faire deux heures de route en suivant l'affluent du Yang Tsé. Au bout d'une heure, le paysage a complètement changé. Fini les petites cultures en terrasses; nous sommes sur un vaste plateau bordé à l'horizon par de hautes montagnes couvertes de neige. C'est un espace d'élevage plus que d'agriculture. Le bétail à corne est un croisement de la vache et du yak, le *dzo*, une sorte de vache à poil long, à belles cornes luisantes évasées en forme de lyre et à la robe fortement tachée de blanc. Les fermes aussi sont très différentes. Ce sont de grosses bâtisses en pisé, cimentées, avec une façade entièrement en bois, dans laquelle 4 ou 5 gros troncs d'arbre servent de piliers à l'édifice. Au rez-de-chaussée se trouvent l'étable et les remises; au premier, la partie habitable donne sur une large galerie sur toute la largeur de la maison, le tout couvert d'un toit qui déborde généreusement sur les murs. Les boiseries du balcon et les poutres sous le toit sont sculptées et peintes de couleurs vives, ainsi que les fenêtres qui donnent sur les faces latérales.

L'entrée à Zhongdian se fait par la ville chinoise dont les bâtiments en béton, plaqués de pierres apparentes en façade, sont dessinés sans aucune élégance; lourds solides, fonctionnels sont les qualificatifs qui viennent à l'esprit. Seuls les dessins des entourages de fenêtres, évasés vers le bas, évoquent les fermes locales, ainsi que quelques décorations dorées. Les toits façon pagode rappellent que l'on est presque au Tibet. Nous sommes logés à l'hôtel Salong, un 3 étoiles chinois qui en jette plus qu'il n'en est. Porche en marbre rouge, hall gigantesque, statues de yaks grandeur nature sur le parking, abritent

1. La ville ancienne a été ravagée par un incendie en Janvier 2014

des chambres vastes mais désuètes avec un éclairage chiche.

Nous repartons tout de suite à pied pour la ville ancienne à 20 mn de l'hôtel. Dans la rue principale, ce ne sont que magasins à l'occidental, excepté quelques boutiques qui vendent des vêtements traditionnels et les objets rituels bouddhistes. Vers la fin, quelques très modestes restaurants affichent "cuisine tibétaine". La ville *khamba* est en fait une galerie marchande. Les maisons sont en bois plutôt clair, sur le modèle des fermes, et toutes font boutiques au rez-de-chaussée. Elles se ressemblent beaucoup et il n'y a que quelques types de négoce : bijoux fantaisie, tissus, thé, champignons séchés, vêtements pour touristes et bric à brac tibétain. Dans toutes ou presque, on trouve des chapeaux façon chapka ou cow-boy et des gants fourrés. Rares sont celles qui se distinguent, comme un antiquaire ou un marchand de papier.

Après un tour rapide, nous montons à un monastère bouddhiste qui domine le quartier. C'est un beau point de vue sur les toits en bois faits de planchettes racornies et c'est son principal attrait, vu qu'il est flambant neuf. Un gigantesque moulin à prière en laiton doré est la principale attraction des touristes, car il faut se mettre à plusieurs pour le faire tourner. C'est sans doute un tambour communiste, car il est décoré de bas reliefs à la gloire des travailleurs, dans le style de la révolution culturelle.

Jeudi 17/4

Journée pas très claire question programme. Nous partons à 8 h pour une balade sans objectif précis dans la montagne de Qian hu shan. Nous devrions faire une demi-heure de route, mais au bout d'une heure, nous quittons la chaussée goudronnée en passant par un village *khamba* où l'on s'arrête. Notre second guide embauche un troisième guide, en fait un jeune paysan qui connaît les chemins. Puis nous remontons une piste en cahotant, sous sa direction. Le temps est toujours gris et froid, le plafond bas et l'on atteint les premières langues de neige. Au bout d'une demi-heure de roulis, Martine malade déclare forfait et demande à descendre. Elle et Bernard vont retourner à pied jusqu'au village.

Nous autres partons sur des chemins de plus en plus enneigés, en forêt, donc sans visibilité, et sans savoir où l'on va. Au bout d'une heure trente de ce petit jeu, nous arrivons vers 4000 m dans une clairière avec deux cabanes en rondins très déglinguées. Avec Christiane et Yolande nous décidons que ça suffit. Les autres continuent encore un peu pendant que nous faisons un bon feu pour nous tenir au chaud. Il paraît qu'en continuant, ils ont eu une belle vue ; avec ce plafond bas, ça m'étonnerait. Et puis nous redescendons tous ensemble par le chemin de montée, jusqu'au bus, puis jusqu'au village où nous récupérons Martine et Bernard qui ont fait une plus belle balade que nous, sans se mouiller les pieds. Seule consolation à cette piètre journée, nous avons croisé quelques rhododendrons arborescents en fleurs.

De retour à Zhongdian. Le temps de se changer, nous allons visiter le

petit Potala. Il est caché derrière une colline, si bien qu'on ne l'a pas vu depuis le monastère de la vieille ville. Mais quand le bus débouche en face, on ne peut être qu'impressionné par l'ensemble rouge brique, jaune et blanc. Il y a principalement deux temples qui donnent sur une grande esplanade cachée par un mur jaune qui semble d'en bas être un lien entre les deux bâtiments. Un long escalier y mène, bordé de temples secondaires avec de belles tentures noires, à motifs animistes blancs, tendues sur la façade. Mais cette impression favorable est contrebalancée par deux choses. D'une part, les abords en chantier où règnent les marchands de pacotille et les nombreuses femmes prêtes à se faire photographier moyennant subsides avec un jeune enfant et un gros chien muni d'un collier de fils rouges. D'autre part, le fait que l'ancien monastère ait été détruit par la révolution culturelle et que celui-ci n'a été reconstruit qu'au début des années 80. Bien qu'il soit très récent, il a l'air poussiéreux et fatigué des vieux temples. Les nombreuses peintures et sculptures du panthéon bouddhiste sont comme restaurées et ne font pas trop neuves. Les terrasses supérieures ont visiblement des problèmes d'étanchéité et les escaliers en bois qui mènent dans les parties supérieures grincent à souhait. Quant aux cuisines, réservées aux hommes, leur conception date de plusieurs siècles. Finalement les re-constructeurs ont réussi à faire du vieux avec du neuf.

Ce soir, nous dînons tôt dans un restaurant en ville dans lequel il y a plusieurs groupes de touristes occidentaux qui se succèdent. Il y fait encore plus froid qu'à l'hôtel. Rien de spécial Si ce n'est qu'en rentrant à pied nous découvrons un rassemblement musical en plein air sur la place de la mairie. Toutes sortes de gens, des couples avec enfant, des jeunes en blue-jean, des femmes en costume local, avec un gros turban rose sur la tête, exécutent des rondes précises et beaucoup de jeunes participent à cette fête populaire qui se renouvellera aussi le lendemain.

Vendredi 18/4

Nous devons faire une balade de quatre heures qui aboutit à un petit monastère bouddhiste à la campagne. Le bus nous amène au départ et vient nous chercher à l'arrivée. Mais ce matin il fait le même temps gris qu'hier, avec une bruine menaçante. Je propose à Yu Zhou la solution suivante : ceux qui veulent marcher prennent avec le bus qui revient à 11 h chercher ceux qui veulent juste voir le temple. A peine dit, marché conclu et, après un peu de farniente et de rangement, avec Bernard, Martine et Christiane nous partons à la recherche du marché.

Il y en a plusieurs ; le premier est une galerie de bazars derrière des rideaux de fer dont la moitié est fermée. On y vend des vêtements, des chaussures, de la literie etc. Aucun intérêt ; seule curiosité, au fond de la ruelle, un manège d'autos tamponneuses, vieillot à souhait, et à l'arrêt à cette heure. Le second est un marché alimentaire, couvert d'un toit rougeâtre ;

c'est celui que nous cherchions. Il n'est pas décevant avec ses mélanges de couleurs, ses épices, ses légumes et même un restaurant dans un coin. C'est plutôt un alignement de tables et de bancs où l'on peut manger ce que l'on achète à divers vendeurs de plats cuisinés. L'un d'eux offre une demi-douzaine de canards laqués pendus par le cou et une dame tient un étal de *noddles* fumants. Après nous errons par les rues de la ville chinoise en jetant un coup d'œil aux magasins "modernes". Rien de bien tentant, si ce n'est que rien n'est cher (pour nous) et que l'on peut s'offrir des chaussures ou un pantalon pour 100 yuans.

Revenus à l'hôtel, nous partons. Le bus nous traîne à travers la campagne environ 40 mn et nous arrivons au village de Dabao en même temps que les randonneurs. Le monastère se trouve au sommet d'une petite colline que nous gravissons après avoir payé aux villageois un droit d'accès modeste (5 yuans). Elle est couverte d'arbres enturbanés de petits drapeaux de couleurs vives et couverts de prières écrites et de dessins symboliques. Il y en a des milliers cousus en banderoles qui courent d'arbre en arbre, dessinant un chemin jusqu'au plus majestueux d'entre eux. Tout autour sont déposées des centaines de plaques votives en pierres, gravées en tibétain. La plus grande, dressée verticalement, porte l'image d'un bouddha.

Le temple est comme une ferme très simple ; on entre dans la cour en faisant fuir les poules qui se réfugient sous une galerie en bois. On accède au sanctuaire par quelques marches pour entrer dans une petite salle où se trouvent tous les attributs nécessaires – statues, *tankas*, livres, coupes rituelles, etc – mais qui ont la grâce et la religiosité que leur confère l'ancienneté de ces choses. Enfin un petit monastère à taille humaine, qui n'est pas une de ces constructions récentes, de ceux réalisées par les chinois pour prouver que chacun est libre de sa religion. Sur le coté, un grand tambour à prières est peint de couleurs vives avec des motifs décoratifs inusuels. Quelques moines vieillissant s'affairent et nous proposent des souvenirs tout en nous laissant photographier à notre guise.

De retour à Zhongdian, nos guides nous amènent dans un restaurant tibétain où l'on ne mange que des *momos*. Ce sont de gros raviolis cuits à la vapeur et éventuellement passés au *wok*, que l'on trempe dans une sauce pimentée au vinaigre et au soja. C'est notre premier repas non chinois et, malgré la monotonie du met, nous nous régalons. L'endroit, tenu par des femmes, est très simple, tout comme sa clientèle, qui mange sans traîner. Une jeune femme n'a même pas pris le temps de poser son bébé qu'elle porte sur le dos. Cet après-midi, quartier libre pour faire quelques achats. Nous retournons dans la vieille ville où nous sommes pratiquement les seuls touristes. Le peu de diversité de l'offre, en dehors des vêtements traditionnels difficiles à porter en France, fait que le tour est assez rapide.

Ce soir, pour notre dernier dîner, nous allons dans une maison *khamba*, en bordure de la ville, où l'on nous a préparé une potée tibétaine. Nous avons donc le plaisir de visiter une de ces belles grandes et solides bâtisses, comme

je le souhaitais. La cour fermée est entourée de murs et nous montons au premier étage sur une vaste galerie tout en bois, assez large pour y vivre à la belle saison. Il fait encore assez froid et aucun meuble n'y figure. Depuis l'entrée, on voit le toit, assez peu étanche puisqu'il laisse passer des pans de ciel. La pièce dans laquelle on pénètre a son propre plafond toit ; c'est comme une maison dans la maison. Cette grande pièce est entièrement en bois - parquet, lambris, plafond - ajustés avec beaucoup de soins. Le foyer sans cheminée, presque au milieu, enfume légèrement l'atmosphère. Les fumées passent par un double trou, dans le plafond de la pièce et dans le toit de la maison. L'autel familial est dans un angle, à côté d'une banquette réservée aux hommes, juste devant le feu.

Nous sommes assis autour d'une table basse, juste assez grande pour porter nos bols, quelques assiettes de légumes cuits à la chinoise et la drôle de marmite qui contient la potée. C'est un récipient en aluminium en couronne, dont le cylindre central contient des braises pour maintenir le plat au chaud. Pour éviter que la nourriture ne se dessèche, on rajoute de temps en temps un peu de bouillon. Cette potée contient des pommes de terre, plusieurs viandes, des tripes, des légumes verts, du maïs et tout cela est très bon, surtout quand on y rajoute un peu de piment. Nous félicitons grandement la maîtresse de maison, une femme encore jeune, qui mange à part avec son mari, nos guides et un homme plus âgé, rassemblés autour du feu. Le repas fini, nous rentrons à l'hôtel.

Samedi 19/4

La galère du retour commence. Lever 7 h départ 8 h pour rejoindre Lijiang en bus. Il faut compter cinq heures de route pour faire 200 km environ. Mais nous rajoutons une bonne demi-heure à cause d'un convoi militaire qu'on ne double que lorsque plusieurs véhicules tombés en panne le forcent à s'arrêter. Dès qu'on a rejoint le Yang Tsé, il commence à faire chaud et nous n'avons plus le temps de nous arrêter pour acheter les fraises que les paysans vendent au bord de la route.

A Lijiang, nous dînons dans un restaurant d'hôtel fastueux en périphérie de la ville et, comme c'était la cas à l'hôtel Salong, ce fut l'un des plus fades repas que nous ayons mangés. Sur la fin, nous avons eu droit à une vente promotionnelle de peintures en rouleaux et d'éventails peints géants, au micro et en chinois à laquelle Yu Zhou nous a incité à participer.

Puis retour à l'aéroport pour un premier vol sur Canton avec escale à Kuming, puis un second vol sur Paris assuré par Air France. Nous pensions retrouver la qualité française, mais l'équipage est arrivé en retard et nous sommes partis une heure plus tard que prévu. Arrivée le 20/4 à Paris à 7 h du matin où j'ai récupéré mon bagage qui contenait toujours le couteau rituel pour lequel je n'ai eu aucun ennui.